Identité sociale et identité nationale dans *Chōnin bukuro* et *Hyakushō bukuro* de Nishikawa Joken

Social and national identity in Nishikawa Joken's Chōnin bukuro and Hyakushō bukuro

西川如見の『町人囊』 『百姓囊』にける身分制度と日本観

Daniel Struve

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/702>

DOI : 10.4000/extremeorient.702

ISBN : 978-2-84292-741-7

ISSN : 2108-7105

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 23 novembre 2017

Pagination : 45-68

ISBN : 978-2-84292-739-4

ISSN : 0754-5010

Référence électronique

Daniel Struve, « Identité sociale et identité nationale dans *Chōnin bukuro* et *Hyakushō bukuro* de Nishikawa Joken », *Extrême-Orient Extrême-Occident* [En ligne], 41 | 2017, mis en ligne le 23 novembre 2019, consulté le 02 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/702> ; DOI : 10.4000/extremeorient.702

Identité sociale et identité nationale dans *Chōnin bukuro* et *Hyakushō bukuro* de Nishikawa Joken

Daniel Struve

La culture urbaine de l'époque d'Edo au Japon est marquée par le développement de l'imprimerie et de l'édition commerciale, qui entraîne une profonde transformation dans la manière dont sont diffusées les idées et les connaissances. Le nouveau média rend accessible à un lectorat toujours plus important l'héritage des œuvres du passé et contribue à la formation d'un espace culturel unifié où s'impose l'idée de la convergence des grands systèmes de valeurs que sont le bouddhisme, le confucianisme et le shintō (*sankyō itchi*)¹. Dans la littérature ou le théâtre comme dans les ouvrages didactiques destinés à un public large, s'élabore une réflexion sur la société, qui vers la fin du XVII^e siècle se stabilise après une longue période de forte croissance démographique et de transformations. Une forte demande favorise l'émergence de formes éditoriales nouvelles, entraînant une large diffusion des connaissances les plus diverses, mais aussi de représentations sociales qui permettent de s'orienter dans une réalité complexe. Les recueils de nouvelles de Saikaku (1642-1693) ou les pièces pour le théâtre de marionnettes de Chikamatsu (1653-1725), représentatives de cette époque, offrent une image très élaborée de la société de leur temps. La figure de Nishikawa Joken (1648-1724), penseur confucéen et astronome, marchand de Nagasaki, pour être discrète, n'en est pas moins caractéristique de cette époque. Deux ouvrages en particulier nous occuperont dans le présent article : *La Besace du bourgeois* (*Chōnin bukuro*, 1719) et *La Besace du paysan* (*Hyakushō bukuro*, 1731), consacrés tous deux à la question des statuts sociaux et offrant des indications précieuses sur la manière dont les statuts étaient perçus au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles. Après une analyse de la forme de ces ouvrages, nous en

1. Les trois doctrines étaient en Chine le bouddhisme, le confucianisme et le taoïsme, mais ce dernier tend à être remplacé par le shintō au Japon. Sur les rapports entre shintō et confucianisme, voir Wildman Nakai 1980.

étudierons d'une manière plus détaillée un certain nombre de thèmes autour desquels s'articule le discours de Nishikawa Joken sur les conditions sociales et la place qu'elles occupent dans la communauté nationale.

L'organisation de *La Besace du bourgeois* et de *La Besace du paysan*

Malgré la symétrie des titres, ces ouvrages sont de dimensions assez différentes. *La Besace du bourgeois*, en cinq volumes complétés par deux autres intitulés « En raclant le fond du sac » (*Futtei*), occupe 141 pages dans l'édition de poche Iwanami bunko (1942), tandis que *La Besace du paysan*, également en cinq volumes, n'en occupe que 53, soit un peu plus d'un tiers du précédent. Les dates de rédaction sont également assez éloignées. Le premier ouvrage est précédé d'une préface datée de l'année 1692. Les deux volumes additionnels pourraient dater de 1707, puisque Joken y dit avoir soixante ans². Quoi qu'il en soit, l'ouvrage aurait donc été rédigé bien avant sa publication, qui ne devait intervenir qu'en 1717, à la suite des contacts qu'eut Joken avec les libraires de Kyōto où il s'arrêta sur le chemin d'Edo, et ne semble pas avoir été écrit en vue d'une édition commerciale dans un premier temps. Voici comment Joken présente son ouvrage dans la préface :

Ce qui entre par une oreille ressort, dit-on, par l'autre, mais il arrive que les choses entendues s'accumulent au fond des oreilles et, comme il aurait été dommage de les jeter sans les mettre à profit, j'ai fini par rassembler une grande collection de notes. Ce n'est pas pour autant que je les mette le moins du monde en pratique, mais je les ai données aux enfants de ma maison, espérant les éveiller de leur sommeil en plein jour. Ne dit-on pas que même des tessons de céramique peuvent être bons à quelque chose ? « La science est semblable à la besace d'un mendiant : on y fourre toutes sortes de choses, dont il faut ensuite user à bon escient », a dit le Sceau de la Loi Genshi³ : c'est en me fondant là-dessus que j'ai préparé cette besace de bourgeois en y fourrant toute la lie de ce qui se dit de par le monde pour en user à bon escient en chaque occasion. Mais, étant par nature stupide et sans talent, je me suis trouvé incapable d'en faire le tri, si bien que la moisissure s'est développée au fond de mon sac. À quoi peut bien me servir ce ramassis si je suis incapable d'en faire le tri ? me dis-je, éclatant de rire⁴.

2. Sakuma 1985 : 11 ; Nishikawa 1942 : 103.

3. Nom de moine de Hosokawa Yūsai (1534-1610), guerrier, lettré et poète de *waka* (poésie japonaise classique).

4. Nishikawa 1942 : 11 (Nakamura 1975 : 86).

Ce texte rédigé dans le style caractéristique des préfaces, mêlant traits d'humour et formules d'autodérision, fournit de précieuses indications sur la nature de l'ouvrage, sa genèse et sa destination. Se présentant comme une collection de propos entendus au cours d'une existence de savant, l'ouvrage se rattache au genre du *zuihitsu* ou « notes prises au fil du pinceau » de la tradition lettrée chinoise, mais aussi à la tradition japonaise représentée par les *Heures oisives* (*Tsurezuregusa*, début XIII^e siècle) d'Urabe Kenkō. Ce dernier ouvrage, dont le succès ne s'est pas démenti tout au long du XVII^e siècle, fut l'objet de nombreux commentaires ou imitations qui prenaient volontiers un caractère didactique et moralisant. Mais la préface de *La Besace du bourgeois* fait aussi allusion aux instructions familiales rédigées d'abord par des guerriers, puis, à l'époque d'Edo, par des marchands pour servir à l'édification de leur descendance et à la pérennité de leur maison. Certes, il est peu probable que le penseur confucéen qu'était Joken ait écrit pour les seuls membres de la famille, mais cette mention du cadre de la maison bourgeoise au début d'un ouvrage consacré précisément à cette condition rappelle que l'auteur de ces propos en est lui-même issu et qu'il en adopte au moins en partie le point de vue. Une postface nous renseigne sur les circonstances de la publication :

Les deux écrits présentés ici, *La Besace du bourgeois* et *En raclant le fond du sac*, ont été compilés par le vieux maître retiré Kyūrin-sai Nishikawa. Lorsque le maître se rendit l'hiver de l'an dernier dans les régions de l'Est, il s'arrêta pour quelque temps à la capitale. Étant libraire de métier, je me rendis dans son auberge et comme la conversation tournait sur les livres, quelqu'un aborda le sujet de ses ouvrages. Entendant cela, je priai instamment le maître de me les céder, mais il ne voulut rien savoir. Sur les conseils d'un compagnon d'étude originaire de la même ville, je renouvelai deux ou trois fois mes prières et finis par recevoir ces ouvrages de Nagasaki. Le titre *La Besace du bourgeois* est sans doute une expression d'humilité de la part du maître. J'ai hâte de les imprimer et de les répandre durablement à travers le monde pour qu'ils deviennent un sac à trésors pour les quatre conditions⁵.

Ce texte évoque les contacts que Joken entretenait avec le libraire de Kyōto Ryūshiken⁶ à la faveur de son voyage dans les provinces de l'Est sur l'invitation du shogun en 1719. Il est fort possible qu'en effet Joken ait hésité avant de se décider à publier un ouvrage qui circulait jusqu'alors sous forme manuscrite. En tout cas, la rencontre avec les libraires de Kyōto semble avoir joué un

5. Nishikawa 1942 : 152 (Nakamura 1975 : 173).

6. Ibaraki Ryūshiken est connu notamment comme l'éditeur d'ouvrages du penseur confucéen Kaibara Ekiken (1630-1714) et de toute une série d'ouvrages de Joken.

rôle décisif dans le changement de média adopté par Joken, qui était resté jusqu'alors à l'écart des circuits de l'édition. Enfin, il est à noter que l'ouvrage est présenté par l'éditeur comme un « sac à trésors pour les quatre conditions ou *shi-nō-kō-shō*, littéralement « lettrés fonctionnaires, paysans, marchands et artisans » selon l'expression consacrée originaire de la Chine et appliquée telle quelle aux trois principales conditions du Japon de l'époque d'Edo : guerriers (rattachés aux maisons du shōgun ou des *daimyō* et de ce fait identifiés aux fonctionnaires chinois), paysans (en fait habitants des villages, quel que soit leur métier réel) et *chōnin* ou bourgeois, habitant des quartiers marchands et exerçant une variété de métiers dans le domaine du commerce et de l'artisanat. Sans doute pour des raisons commerciales, le libraire ne destine pas l'ouvrage aux seuls bourgeois, mais le présente comme pouvant intéresser les gens de toute condition.

La préface de *La Besace du paysan* ne s'arrête guère aux circonstances de la rédaction, qui sont résumées dans une phrase détachée à la fin de ce texte :

Moi, Kyūrin-sai, du port de Nagasaki, j'achevai provisoirement cet ouvrage en réponse à la requête du libraire de Kyōto Ryūshiken au début de l'hiver en l'année cadet du métal-bœuf de l'ère Kyōhō (1721)⁷.

Le colophon nous apprend que l'ouvrage a été publié au début de l'an 16 de l'ère Kyōhō, c'est-à-dire 1731, soit sept ans après la mort de Joken et dix ans après la rédaction du texte. Il s'agit d'un ouvrage de commande, sans doute rédigé en un temps assez bref, pour servir de pendant au titre précédent, ce qui explique son caractère plus resserré et plus ordonné. La préface se caractérise par un style solennel. La distance entre l'auteur et son sujet d'une part, l'auteur et le public potentiel d'autre part, est plus grande que dans *La Besace du bourgeois*, où Joken parle de l'intérieur de la condition bourgeoise.

La condition marchande et la condition paysanne : similarités et polarités

Les deux ouvrages s'ouvrent par un exposé de caractère général sur la place des deux groupes dans la hiérarchie sociale. Dans le développement concernant la condition des bourgeois, Joken commence par dresser un tableau d'ensemble de la structure de la société japonaise en commençant par le haut et en faisant correspondre aux réalités japonaises les catégories

7. Nishikawa 1942 : 155-156.

chinoises familières au penseur confucéen. Ainsi, dit-il, « il y a cinq rangs et cinq conditions parmi les hommes ». Au-dessous de l'empereur, ou fils du Ciel, viennent les seigneurs des fiefs qui selon l'usage du Japon de l'époque d'Edo se voient décerner des rangs de cour, et le premier d'entre eux, le shogun : leur rang est assimilé à celui des princes ; puis, les hommes de la bannière⁸ exerçant différentes fonctions de gouvernement qui correspondent aux ministres ; enfin les hommes de la bannière sans fonctions et les ministres des daimyō, qui constituent la catégorie des fonctionnaires (*shi*). Tous les autres guerriers, considérés comme vassaux (*baishin*) font partie des « hommes du peuple » (*shojin*) à l'instar du reste de la population et constituent la première des quatre catégories du peuple. Joken se distingue de ses prédécesseurs d'ascendance guerrière, comme Nakae Tōju ou Kumazawa Banzan⁹, en mettant dans la première catégorie des hommes du peuple (celle des « lettrés » – *shi*¹⁰) la grande masse des guerriers subalternes, qu'il sépare de ceux des guerriers qui ont un lien direct avec le pouvoir.

Voici comment sont décrites les quatre conditions et la place en leur sein des *chōnin* ou bourgeois :

Les gens du commun se divisent en quatre statuts. C'est ce qu'on appelle les quatre catégories du peuple. [...] Les cinq rangs mentionnés plus haut et ces quatre conditions sont des catégories naturelles et conformes au principe céleste. En l'absence des quatre conditions, il ne saurait y avoir non plus les cinq rangs. C'est pourquoi dans tous les pays du monde, il n'y a pas un endroit où on ne trouve ces quatre catégories. Parmi celles-ci les gens de métiers et les marchands constituent ce qu'on appelle les « bourgeois » (*chōnin*). À l'origine les bourgeois étaient situés en-dessous des paysans, mais ils en sont venus à s'occuper des finances de l'empire (*tenka*) et, les finances et les richesses du pays devenant leur domaine, il leur arrive de paraître devant les personnes les plus hautes, si bien que leur condition paraît supérieure à celle des paysans. L'empire ayant été pacifié depuis une centaine d'années, nombreux sont les confucéens, les médecins, les poètes, les spécialistes du thé et d'autres arts qui sont issus des *chōnin*. L'eau est située au-dessous de toutes choses, mais elle irrigue et nourrit tout. Les *chōnin* sont par leur condition tout en

8. *Hatamoto*, vassaux directs du shogun ayant droit d'audience.

9. Nakae Tōju et Kumazawa Banzan, représentants du courant de pensée confucéen rattaché à Wang Yangming, séparent les guerriers des autres catégories du peuple. Sur leurs visions de l'organisation sociale, voir Soum 2000 : 188 et suiv.

10. Dans la terminologie de Joken, le terme *shi* désigne donc à la fois le quatrième rang (celui des hommes de la bannière exerçant des fonctions officielles dans l'administration shogunale) et la première des quatre catégories d'hommes du peuple.

bas des quatre catégories, mais se montrent utiles aux cinq rangs supérieurs. N'est-ce pas un bonheur que d'être né à pareille époque, avec un tel statut ? Si on reste en bas sans vouloir l'emporter sur ce qui est en haut, qu'on n'envie pas la puissance des autres, qu'on garde la simplicité et la frugalité, qu'on se contente de son lot, qu'on trouve plaisir à fréquenter ses pareils, on connaîtra des joies inépuisables¹¹.

Tout comme il a dédoublé la catégorie de lettrés (*shi*) pour rendre compte de la réalité japonaise, Joken reconnaît que les deux conditions canoniques de marchands et d'artisans n'en constituent qu'une seule au Japon, celle des *chōnin* ou bourgeois, habitants des quartiers marchands des cités. Enfin, contrairement à ce qu'exige le schéma confucéen, ces bourgeois jouissent de conditions de vie et d'une considération qui font que leur statut « paraît supérieur à celui des paysans ». Situés tout en bas de l'échelle sociale, ils n'en sont pas moins conduits à jouer un rôle non négligeable dans les deux domaines nobles que sont le gouvernement et la culture. Un écart apparaît donc entre la théorie et la réalité. Cependant, Joken ne dénonce pas cet état de fait, pas plus qu'il ne remet en cause le schéma confucéen. Au contraire, il l'attribue à la paix civile que le shogunat fait régner depuis un siècle, ainsi qu'aux services que rendent les bourgeois dans les domaines de l'économie et de l'art, assurant la prospérité du pays. L'ordre naturel représenté par les catégories confucéennes n'est perturbé qu'en surface. Il subsiste comme un idéal d'organisation rationnelle auquel les bourgeois doivent toujours se référer et vers lequel il leur faut tendre afin de préserver leur propre bonheur et l'harmonie dans la société. La sobriété et la simplicité antiques restent un modèle permettant de modérer les excès d'une société aux conditions diverses, caractérisée par l'économie monétaire et l'abondance des biens. Elles assurent la pérennité et la bonne santé de la société par-delà les excès auxquels peut conduire la prospérité. Dans la pyramide sociale décrite par Joken, c'est la base et non le sommet qui compte.

Dans *La Besace du paysan*, la condition paysanne est présentée d'une manière analogue, avec cette différence qu'il n'y est pas question des cinq rangs et des dirigeants du pays. Le propos se place d'emblée au niveau des quatre conditions, avec le rappel que le mot *hyakushō* désignait à l'origine l'ensemble du peuple :

Le terme *hyakushō* est le nom donné aux quatre catégories du peuple, à savoir les guerriers, les paysans, les artisans et les commerçants. Mais à partir d'un certain

11. Nishikawa 1942 : 13-14 (Nakamura 1975 : 87-88).

moment tous les artisans et commerçants ont été désignés par le terme *chōnin*, alors que les paysans ont été nommés *hyakushō*¹².

Ainsi, ajoute Joken, le terme devenu péjoratif de *hyakushō* était-il autrefois synonyme de peuple et pouvait se lire *ontakara*, c'est-à-dire « trésor de l'empire ». Par ailleurs, l'agriculture est la première des activités, celle qui assure à l'ensemble de la population ces deux besoins fondamentaux que sont la nourriture et les vêtements et fait donc, en Chine comme au Japon, l'objet d'un respect particulier. Et cependant, constate Joken, la réalité sociale se présente d'une manière différente :

Et pourtant les gens de ces temps de décadence méprisent les paysans et les considèrent comme vils à cause de l'absence parmi eux de différence entre riches et pauvres, entre notables et gens de peu. En revanche, ils font grand cas de ceux des bourgeois qui ont fait fortune et leur montrent du respect. En effet, depuis que l'or et l'argent ont été introduits dans la société en cette époque de décadence, les marchands se sont rendus maîtres de toute la monnaie de l'empire et ce sont eux qui déterminent le prix de toutes les denrées à commencer par celui du riz et des autres céréales. Toute la monnaie est passée entre les mains des bourgeois et ce sont eux qui en général donnent le ton en matière d'élégance. Comme les occupations luxueuses et élégantes des citadins se sont multipliées, le mode de vie des paysans a paru vil et ils ont commencé à être méprisés et regardés de haut dans la société. Mais ce mode de vie, objet de mépris, les paysans doivent le considérer comme une bénédiction, car il est le garant de leur pérennité. Ils doivent d'autant plus se garder de comportements arrogants ou dépensiers, se contenter avec humilité de leur place inférieure de gens du peuple, craindre et observer les règlements de la puissance publique, corriger l'arrogance de leur descendance, s'adonner avec zèle au travail de la terre, pratiquer l'honnêteté, prendre soin des membres de leur maison et assurer leur bien-être, se montrer dignes de confiance dans leurs rapports avec ceux du village, et ne pas se départir de la voie de la sincérité. Ainsi, même sans avoir besoin de lui adresser des prières, la protection de la divinité ancestrale des agriculteurs¹³ ne saurait leur manquer¹⁴.

12. Nishikawa 1942 : 157.

13. Uga no Mitama no Mikoto, divinité shintō que Joken évoque plus haut dans le même texte, la comparant au légendaire empereur civilisateur Shennong des Chinois, vénéré comme le patron de l'agriculture.

14. Nishikawa 1942 : 158.

On remarque qu'entre les deux ouvrages, le propos est pratiquement identique, mais le ton différent. Si dans *La Besace du bourgeois*, Joken se félicite de l'importance prise par les marchands et du rôle qu'ils jouaient dans le pays, dans *La Besace du paysan*, il attribue ces mêmes développements à la décadence de l'époque. Le paysan apparaît chez Joken comme un témoin de la simplicité et de la frugalité des temps anciens, supérieur en cela aux marchands et pouvant leur servir d'exemple. Ce n'est donc, ici encore, qu'en apparence que l'ordre antique est dévoyé, et, à condition que chacun joue son rôle, la société du Japon de l'époque d'Edo reste un modèle d'organisation sociale conforme à la nature et à la Voie. Dans son analyse de la société de son temps, fondée sur la pensée confucéenne, Joken défend la dignité de la condition marchande à laquelle il se rattache. Néanmoins, on voit aussi qu'il infléchit son discours suivant le point de vue qu'il adopte, celui des marchands dans le premier ouvrage, celui des paysans dans le second. Et si le premier est celui du milieu dont Joken est issu et dont il se montre fier, le second semble davantage s'accorder avec sa vision d'une société idéale.

Se contenter de sa condition

Si Joken commence *La Besace du bourgeois* par des explications assez développées concernant la condition des marchands, c'est, explique-t-il, dans un but pratique. L'adhésion à son état et l'adoption d'une conduite appropriée exigent une vision claire de sa place au sein de la société. Aider le lecteur à acquérir une telle vision est aussi sans doute le but que se proposent l'un et l'autre ouvrage. Le marchand doit se garder de la dépense et de l'ostentation, faire attention aux détails, se montrer sobre et discret en fournissant des efforts quotidiens et constants, éviter les arts d'agrément et les plaisirs, ne pas user d'expressions trop châtiées, mais parler avec naturel, boire avec modération, suivre l'usage commun ou encore respecter les autorités. Le 5^e volume s'achève par deux passages qui résument le propos de l'ouvrage. Le premier fait l'éloge de la frugalité (*kanryaku*), fondée sur le discernement :

Certains pensent que la frugalité (*kanryaku*) consiste à s'abstenir de tout. C'est une erreur. Le caractère *kan* peut se lire « choisir » et l'esprit d'économie consiste à aller en tout à l'essentiel. Il convient de faire comme il le faut ce qui doit être fait, et s'abstenir de ce qu'on peut ne pas faire. En somme, cela consiste à supprimer le superflu. Lorsqu'on est pauvre, on observe la frugalité même sans le vouloir, il n'est donc pas utile de s'y exercer particulièrement. Ce n'est que lorsqu'on est riche qu'il

faut y prendre garde. La voie de la frugalité est aussi ce qu'observaient en premier lieu les Sages¹⁵.

Le second passage établit une distinction entre les plaisirs véritables et les plaisirs vulgaires, d'une part, et les peines de devoir et les peines d'avidité, de l'autre. Les peines de devoir, liées à la condition de chacun, sont le lot inévitable de l'humanité et doivent être assumées. Les plaisirs vulgaires et les peines d'avidité sont les fruits de l'égoïsme et doivent être évités. Les uns sont communs à tous les hommes, les autres sont surtout l'apanage des plus aisés. L'ouvrage se conclut par un éclat de rire qui fait écho à celui de la préface :

« Eh bien, que doivent donc choisir les bourgeois : les vrais plaisirs ou les plaisirs vulgaires ? » Comme quelqu'un tenait ces propos, je répliquai : « On a beau dire, les vrais plaisirs ne sont guère attrayants, ce sont les plaisirs vulgaires qui font envie ! » « Savoir jouir modérément de la bonne chair et des plaisirs de l'amour, c'est sans doute cela les plaisirs véritables », conclut l'autre et tous deux d'éclater de rire¹⁶.

Le bonheur n'est pas à rechercher dans le retrait, mais dans le plein accomplissement de sa condition. Moins favorisé en apparence, le paysan se voit proposer *mutatis mutandis* une conduite analogue. Les campagnards, éloignés des raffinements de la civilisation, sont droits de caractères et vigoureux. Ils se nourrissent sainement et vivent longtemps. Déjà *La Besace du bourgeois* vantait la longévité exceptionnelle des gens simples. *La Besace du paysan* souligne aussi la pérennité des lignées familiales dans les villages, illustrant cette vérité d'exemples tirés de l'histoire chinoise. Ceux qui préservent la frugalité, obéissent aux règlements et se montrent diligents au travail des champs connaissent des joies plus profondes que celles que donnent les distractions élégantes. La peine fait partie de la condition paysanne, comme elle fait partie de la condition humaine toute entière et c'est seulement en l'acceptant que le paysan goûte aux plaisirs :

À chercher à éviter la peine, on accroît les désagréments ; si au contraire on se persuade que la peine est le lot ordinaire et constant de l'humanité et qu'on n'évite la peine pas plus qu'on ne recherche le plaisir, la peine se changera d'elle-même en plaisir. Et cela d'autant plus que les paysans habitent de paisibles demeures dans les champs ou dans les montagnes, et que leur simplicité ressemble sur bien des points aux mœurs des hommes de l'Antiquité. Pour peu qu'ils préservent ces mœurs, on

15. Nishikawa 1942 : 101 (Nakamura 1975 : 150).

16. Nishikawa 1942 : 101-102 (Nakamura 1975 : 150).

trouvera de nombreux « honnêtes gens par la vertu » (*dōtoku no kunshi*) dans les villages de campagnes¹⁷.

Joken exhorte les paysans tout comme les marchands à cultiver cette simplicité qui ne s'apprend dans aucun livre et qui consiste à « se satisfaire du nécessaire » (*taru o shiru*), qu'il présente comme universelle. Cette science « vaut mieux que l'étude de mille volumes », dit-il, citant l'exemple de l'empire du Monomotapa, où seul le souverain et son ministre ont l'autorisation d'étudier, et où le reste du peuple jouit de la tranquillité en se contentant d'obéir strictement aux ordres¹⁸. L'étude est donc en grande partie superflue et ne doit être admise que dans la mesure où elle permet de raffermir l'homme du peuple dans ces vertus de simplicité et d'obéissance. Est-elle nécessaire au marchand ? La question est abordée dans un passage de *La Besace du bourgeois* :

Quelqu'un interrogea un lettré : « Dans quel but un marchand pourrait-il s'adonner à l'étude ? » Le lettré répondit : « Afin de régler sa propre conduite et de gouverner sa maison. » L'homme questionna encore : « Est-ce à dire que seuls les savants savent régler leur conduite et gouverner leur maison et que tous les marchands ignorants se perdent et causent la ruine de leur famille ? » Cette fois-ci le lettré ne répondit rien et les choses en restèrent-là. L'homme adressa la même question à un autre lettré, lequel lui fit la réponse suivante : « Si un marchand étudie, c'est pour pouvoir résister à la tentation du vol. » L'homme reprit : « Est-ce à dire que celui qui ne s'adonne pas à l'étude a toutes les chances de devenir un voleur ? » Le lettré répondit : « Vous avez raison : même parmi ceux qui ne s'adonnent pas à l'étude, très peu de gens commettent des vols. Et pourtant, il est difficile même à un lettré d'extirper de son cœur la propension à voler. Les gens s'abstiennent de commettre des vols à cause de la présence des autorités et de la crainte du châtiment. Mais si à l'instant il devenait possible de commettre des actes injustes ou de voler sans subir de châtiment, nombreux sont ceux parmi le commun des lettrés qui commettraient sans doute des injustices. Même dans une société comme la nôtre, il est impossible de faire en sorte que personne ne s'abstienne de commettre des injustices ou de voler par crainte du principe céleste »¹⁹.

L'expérience montre que l'étude n'est pas indispensable pour apprendre le métier de marchand et assurer la continuité de sa maison dans une société où l'ordre est garanti par les autorités. Ce n'est donc pas un but immédiatement

17. Nishikawa 1942 : 161.

18. Nishikawa 1942 : 160.

19. Nishikawa 1942 : 59-60 (Nakamura 1975 : 119-120).

pratique, mais moral que poursuit l'étude dans le cas des marchands, explique Joken dans ce passage très confucéen, inspiré de la *Grande Étude (Daxue)*²⁰. Un autre chapitre met en garde contre l'étude pratiquée comme un art d'agrément (*gei*) ou une performance qui flatte la vanité. L'art de commenter avec éloquence les Classiques ne saurait être utile qu'à celui qui se destine à devenir maître confucéen. L'étude, sauf à se dévoyer, ne doit pas détourner du métier familial. Elle est utile tant qu'elle privilégie l'approfondissement moral au lieu de la performance technique.

Tout comme le bourgeois, le paysan doit étudier :

Même les paysans, se conformant à l'esprit du siècle (*ima no jisei*) doivent, en accord avec la condition qui est la leur, apprendre à écrire et s'enquérir auprès d'autres des choses de l'étude, de manière à rectifier leur disposition intérieure et développer l'esprit de loyauté et de piété filiale²¹.

Pour les paysans, comme pour les bourgeois, l'étude est donc une exigence de l'époque, un moyen pour continuer à cultiver la vertu en des temps corrompus. Joken met en scène un dialogue avec un chef de village, auquel il conseille en priorité de lire et de faire connaître autour de lui les décrets des autorités, ainsi que les oracles des sanctuaires shintō. Concernant les classiques confucéens, il recommande de se contenter de deux textes courts, permettant d'assimiler les fondements de la doctrine confucéenne, la *Grande Étude* et le *Classique de la piété filiale (Xiaojing)*. Le reste, y compris les *Entretiens* de Confucius, est superflu. Quand les travaux des champs lui laissent du répit, le paysan peut consulter les récits guerriers, mais uniquement pour s'imprégner de leur haute teneur morale et non à cause de leur caractère distrayant. Ces remarques, qui témoignent du niveau de culture tout à fait conséquent qui pouvaient posséder les notables villageois au début du XVIII^e siècle au Japon, ont aussi un caractère polémique. Joken s'en prend à l'enseignement dispensé ordinairement par les maîtres confucéens :

Les lettrés d'aujourd'hui, lorsqu'ils enseignent aux gens, ne cherchent qu'à étendre leur science et leur apprennent à composer des poèmes et de la prose, tant et si bien qu'ils finissent par faire enfler l'esprit originel de leurs élèves, qu'il s'agit de

20. Voir Nakamura 1975 : 120 et Hasse 1984 : 38. L'honnête homme « doit être vigilant dans son intimité ».

21. Nishikawa 1942 : 177.

préserver, et leur font perdre le sens des cinq relations fondamentales²², sans aucun profit pour leur perfectionnement personnel, mais avec de grands dommages pour leur situation. Cela est tout à fait déplorable²³.

L'étude ainsi conçue arrache l'étudiant à sa condition, à la cellule familiale et à la collectivité, mettant en danger sa situation sociale et matérielle, sans servir pour autant au perfectionnement intérieur, véritable fondement de l'égalité de tous les membres de la communauté. En effet, si la condition est un décret du Ciel, remarque Joken dans la préface de *La Besace du paysan*, rien n'empêche le cœur de s'élever. Et sur ce point les paysans, dont le mode de vie et les mentalités se rapprochent le plus de l'antique simplicité, ne sont pas les plus mal placés.

De même que l'étude pratiquée sans mesure perturbe le lien avec la famille et la collectivité, une ascension sociale trop rapide est aussi dommageable, signe du désordre qui règne dans un monde gagné par la recherche du profit. Cet esprit, déplore Joken, qui aujourd'hui a gagné les paysans comme les artisans et même certains guerriers, n'est pourtant pas celui du marchand authentique :

Anciennement on n'utilisait pas d'argent, mais on échangeait des produits contre d'autres produits. C'est ce qu'on appelle le troc. On estimait la quantité et la valeur des produits, on calculait pertes et profits, et sans chercher des bénéfices importants, on obtenait les produits qu'on ne possédait pas avec ceux qu'on possédait, on emportait les produits de sa province pour les échanger contre ceux des autres, faisant circuler les biens au sein de l'empire et se rendant utile à sa communauté : voilà ce qu'était un véritable marchand. Les marchands de notre époque décadente abusent les gens avec des subterfuges, achètent et vendent à des fins spéculatives : ce sont autant de fléaux pour l'empire. Même s'ils parviennent à s'enrichir par un coup de chance, ils sont tels des nuages flottants et leur fortune n'est guère durable²⁴.

Joken ne condamne pas le profit, s'il est modéré, ni l'ascension sociale, si elle est progressive. Les brusques renversements de fortune sont peu durables et moralement suspects. L'idéal du marchand, dit encore Joken, est dans la jouissance tranquille des biens acquis, et non pas dans la poursuite inlassable

22. Les cinq relations fondamentales (*wulun*, jap. *gorin*) du confucianisme sont celles du souverain et du sujet, du père et du fils, de l'époux et de l'épouse, du frère aîné et du frère cadet, et de deux amis entre eux.

23. Nishikawa 1942 : 178.

24. Nishikawa 1942 : 15-16 (Nakamura 1975 : 89).

du gain. Chacun doit se contenter de son sort et cultiver la diligence et la frugalité. À ce prix il pourra préserver la situation de sa famille, avec même l'espoir de l'améliorer un peu. Au contraire, on risque la ruine à ne pas se satisfaire de ce qu'on a. Joken déplore en particulier que l'esprit des villes gagne les campagnes, que les inégalités apparaissent²⁵, que des paysans se construisent d'imposantes demeures et deviennent semblables aux marchands, prompts à s'enrichir et à se ruiner²⁶.

Le véritable bourgeois n'est pourtant pas si éloigné de cet idéal de stabilité et d'humilité, dont le paysan est le modèle. Joken définit cette qualité des bourgeois par contraste avec la valeur guerrière :

La valeur guerrière (*buhēn*) est l'affaire des guerriers, et les bourgeois ne la pratiquent pas. Mais les bourgeois aussi doivent posséder la vaillance (*yū*). Il faut distinguer la valeur guerrière de la vaillance. La vaillance du bourgeois consiste avant tout à demeurer dans la simplicité (*shitsuboku*), à supporter patiemment toutes les contrariétés, à rester indifférent à la notoriété, à s'acquitter des devoirs de sa charge et à ne pas se lasser du métier familial. La valeur guerrière recherche pour prix la victoire, aussi les bourgeois ne doivent-ils jamais y prendre goût²⁷.

La différence d'éthos et l'écart sur l'échelle hiérarchique sociale n'apparaissent pas comme une infériorité de nature. La vaillance (*yū*) est commune au guerrier et au bourgeois, mais pratiquée de manière différente. Libre de sa personne, le bourgeois doit savoir d'autant mieux se gouverner. Si par comparaison avec la vie du paysan, sa condition semblait soumise à des variations importantes, rapprochée de celle du guerrier elle paraît tranquille et uniforme : un héroïsme au quotidien.

Identité nationale et universalisme

Dans la préface à *La Besace du paysan*, Joken insiste sur l'unité de la société par-delà la diversité des conditions. Le haut et le bas, les dirigeants et le peuple sont des réalités corrélées et complémentaires :

Ceux de condition noble font travailler leur esprit, ceux de condition vile, leurs corps, mais les uns et les autres travaillent. Les nobles se donnent pour tâche d'assurer la

25. Nishikawa 1942 : 195.

26. Nishikawa 1942 : 191.

27. Nishikawa 1942 : 24 (Nakamura 1975 : 94-95).

tranquillité des vils ; les vils ont pour occupation de procurer aux nobles les moyens de leur subsistance. Ainsi, ceux d'en haut et ceux d'en bas se soutiennent les uns et les autres pour rester en vie, jouir de leur existence et apaiser leur esprit. Qui appellerons-nous noble et pur, et qui appelleront nous vil et immonde ? [...] Gens du peuple ! Quand bien même le rang et la condition relèvent du décret du Ciel, qu'est-ce qui empêche l'esprit de s'élever jusqu'à la noblesse²⁸ ?

Les gouvernants comme le peuple remplissent chacun leur fonction et ont besoin les uns des autres. Pour le reste, la noblesse morale, plus fréquente en bas qu'en haut, ne dépend pas de la noblesse sociale. Une situation inférieure, pour peu qu'on sache s'en accommoder et s'acquitter de ses devoirs, n'entraîne pas une infériorité d'esprit. La différenciation sociale est le résultat du développement des richesses. Joken défend l'idée d'une société intégrée, dans laquelle la présence de chaque élément est indispensable et dont l'organisation d'ensemble est conforme à la nature et à la raison. Il prône l'obéissance à cet ordre comme seule possibilité de réalisation de soi au sein du groupe familial et de la collectivité.

Mais si l'ordre social existant, conforme à la nature et à la raison, est universel, il se manifeste d'une manière différente selon les pays. La Chine, avec son système d'examen autorisant la mobilité sociale, est organisée selon des principes différents du Japon, ce qui exige des conduites et des stratégies différentes²⁹. Le sujet du Japon est abordé de manière répétée dans *La Besace du bourgeois* comme dans *La Besace du paysan*, souvent en comparaison avec la Chine, parfois avec d'autres pays. L'un des passages les plus développés est le suivant :

Un lettré, marchand de condition, dit : « Le Japon est un pays de guerriers (*bukoku*), qui honore la simplicité (*shisso*). La Voie du guerrier a pour fondement la simplicité et la pureté des intentions. Quand la simplicité est observée, la Voie du guerrier est forte ; elle s'affaiblit là où s'installe le luxe. C'est pour cette raison que la Voie des dieux (*shintō*) enseigne la simplicité. La simplicité est l'apparence extérieure de la droiture (*shōjiki*). Luxe et ornementation entraînent inévitablement des travers. Voilà pourquoi le sanctuaire principal du Japon, celui d'Ise, conserve exactement son antique simplicité, avertissement pour les générations de ces temps décadents. Les toits des pavillons sacrés sont couverts de chaume, les offrandes consistent en riz noir. Pour la vaisselle, on utilise du bois ou de la terre cuite et on s'abstient, dans la Voie des dieux, à user de vaisselle élaborée. [...] Ainsi, que ce soit en Chine

28. Nishikawa 1942 : 155.

29. Nishikawa 1942 : 159.

ou au Japon, on prise la simplicité et la pureté des intentions. [...] Si, de nos jours encore, être régalé dans de la vaisselle de bois est considéré comme une marque d'honneur, c'est qu'à l'âge des dieux on privilégiait la simplicité et la pureté des intentions dans ce qui avait rapport à l'étiquette. Cependant aujourd'hui, lorsque les marchands utilisent de la vaisselle en bois, ils choisissent systématiquement des bois de haute qualité, travaillés d'une manière magnifique. La vaisselle en bois relève maintenant d'un art consommé, si bien qu'elle est aujourd'hui au contraire considérée comme du luxe³⁰.

Le regard du moraliste embrasse toute l'histoire du Japon et y discerne une continuité, qui n'est pas tant celle de la permanence d'une unique lignée impériale, comme chez certains tenants de la supériorité du Japon³¹, que celle d'une éthique et d'une esthétique fondées sur le dépouillement et la sobriété, étroitement liées aux cultes autochtones du shintō, équivalent du confucianisme de la Chine antique, mais aussi aux mœurs austères des guerriers. Joken évoque bien la continuité de la lignée impériale, mais ne l'érige pas en élément fondateur de l'identité japonaise. Il l'explique par les mœurs qui prévalent au Japon, ainsi que par la configuration du pays et son climat³². Il insiste sur la spécificité de la langue japonaise : si les doctrines chinoises sont exposées en caractères, l'enseignement des dieux a pour véhicule la langue vernaculaire (*Yamato kotoba*)³³. Ailleurs, il se félicite que la continuité de la lignée impériale ait permis une meilleure conservation des usages antiques³⁴. Il n'est sans doute pas indifférent que le développement sur le Japon comme pays guerrier, avec sa critique sévère du luxe des bourgeois, ait été mis dans la bouche d'un « lettré de condition bourgeoise », représentant de l'auteur. La simplicité caractéristique du Japon est l'affaire de tous. Joken refuse explicitement de faire du Japon un pays distinct des autres du seul fait de ses origines divines, même si dans d'autres textes il fonde sa supériorité sur des arguments géographiques³⁵ :

Il est écrit dans un ouvrage : « Le Japon, à la différence des pays étrangers, met à l'honneur les lignées divines. Toutes les maisons nobles tirent leurs origines de

30. Nishikawa 1942 : 60-61 (Nakamura 1975 : 120-121).

31. Le penseur Yamaga Sokō (1622-1685) développe cette idée dans son *Chūchō jijitsu* (Que le Japon est la Cour du Milieu, 1669). Sur cette question, qui joue un rôle important dans la constitution d'une identité nationale, voir Tajiri 1993.

32. Nishikawa 1942 : 138-139 (Nakamura 1975 : 166-167).

33. Nishikawa 1942 : 106-107 (Nakamura 1975 : 153).

34. Nishikawa 1942 : 147-148 (Nakamura 1975 : 170-171).

35. Notamment dans son ouvrage *Nihon suidokō* (Réflexions sur le sol japonais, 1700, publié en 1720), cf. Horiuchi 2012.

dieux et les hommes éminents de science étendue et de grande vertu proviennent toujours de familles de nobles de cour ou de guerriers [...]. » Mais un homme discuta cette assertion : « La thèse avancée dans cet écrit n'est pas suffisamment démontrée. L'homme est un être merveilleux, mélange de *yin* et de *yang*, ainsi que des cinq éléments. Au départ, il ne connaît pas la distinction entre noble et vil, entre habitant de la capitale et habitant de la campagne. La différenciation se fait progressivement après la naissance du fait des influences qu'il subit et de l'éducation qu'il reçoit. Ainsi, lorsqu'un enfant de la capitale est élevé à la campagne, il prend l'air de celle-ci ; et quand un campagnard grandit à la capitale, il prend celui de cette dernière. [...] Aussi n'y a-t-il pas de différence fondamentale entre les gens³⁶.

Cette indifférence à l'origine sociale et l'accent mis sur l'éducation plutôt que sur la transmission par le sang peuvent être considérés comme caractéristiques de la pensée marchande. Chaque pays, constate Joken, se prévaut de son antiquité et de sa supériorité. Joken remarque non sans malice que la qualité de peuple divin n'empêche pas les Japonais de compter dans leurs rangs des menteurs et des voleurs, et que le dicton « les aubergines ne viennent pas sur des plants de melons » ne saurait s'appliquer au domaine de l'esprit humain :

Si tous les guerriers étaient descendants des dieux, d'où viendrait la malice ? Mais le père est brave et le fils, pleutre. Si tous les marchands appartenaient à un peuple divin, d'où viendrait le mensonge ? Mais le père est économe et le fils, dépensier. On ne saurait se prévaloir de la bravoure de son père, on ne saurait se fier à l'esprit économe de son père³⁷.

Rien n'est donc inné, l'éducation est sans cesse à reprendre et les germes du luxe et de l'inégalité sont bien présents dans le Japon des Tokugawa. Ainsi, si les ouvrages chinois anciens louaient le Japon pour la droiture de ses habitants et la rareté des voleurs, plus récemment le Japon a acquis la réputation d'être le pays des pirates³⁸. Ce sujet, abordé par les lettrés chinois, devait être particulièrement sensible à l'habitant des Provinces de l'Ouest qu'était Joken : sur ce point aussi le régime des Tokugawa pouvait lui apparaître comme une entreprise salutaire de retour à l'ordre.

36. Nishikawa 1942 : 77-78 (Nakamura 1975 : 133-134).

37. Nishikawa 1942 : 37-38 (Nakamura 1975 : 104).

38. Nishikawa 1942 : 92-93 (Nakamura 1975 : 143-144).

Universalité et spécificité nationale

Le thème des pays étrangers n'apparaît guère dans *La Besace du bourgeois*, sinon dans la constatation initiale très générale sur la présence des quatre catégories dans tous les pays du monde (*sekai bankoku*). En revanche, dans *La Besace du paysan*, ce thème est assez présent, sans doute du fait du changement de climat politique intervenu avec l'accession au pouvoir du 8^e shōgun Yoshimune et la reconnaissance officielle accordée à Joken pour ses connaissances géographiques et astronomiques. On peut aussi penser que ces informations sur les contrées lointaines ajoutaient à l'intérêt du livre pour le lecteur et répondaient à l'attente qu'on pouvait avoir envers un ouvrage rédigé par un habitant de Nagasaki. Ainsi le deuxième volume se termine par une évocation à demi-mots de la révolte des paysans chrétiens de Shimabara, qui ont péri pour s'être révoltés contre la cruauté de leur seigneur³⁹. Cet incident ancien, mais conservé dans la mémoire collective, sert à illustrer les méfaits de la sédition, mais rappelle aussi les origines de l'auteur. Les mentions des pays lointains sont, elles, plutôt positives, avec parfois une note d'exotisme. Nous avons déjà mentionné le pays de Monomotapa, placé par erreur en Inde, dont les habitants maintenus dans l'ignorance mènent une vie tranquille et heureuse sous la conduite de sages dirigeants. Joken mentionne encore le pays septentrional de Tometo, où il pleut toujours, ou l'Égypte, un pays à l'ouest de l'Inde, où il ne pleut jamais⁴⁰. Nous apprenons que les Hollandais sont amateurs de saké japonais, qu'ils considèrent comme le meilleur du monde⁴¹. Les Hollandais sont aussi cités en exemple pour leurs mœurs vertueuses. Ainsi Chinois et Japonais prennent souvent des concubines, même si les paysans se montrent plus sages que les bourgeois. Or liaisons extraconjugales et visites chez les courtisanes seraient punies par la loi en Hollande, observe Joken. Et de conclure, non sans ironie :

Le Japon et la Chine ne sont pas les seuls pays à régler strictement la conduite humaine. Les divers pays du monde ont chacun leur fondateur et ils maintiennent exactement sans les perdre les lois nationales qu'ils ont reçues à leur fondation. Ainsi la Hollande a été fondée il y a plus de 1800 ans et n'a jamais changé de lois. Sept souverains en sont les garants et les conservent immuables. Il va sans dire qu'ils préservent le pays des envahisseurs extérieurs. C'est quelque chose que tous

39. Nishikawa 1942 : 180.

40. Nishikawa 1942 : 204-205.

41. Nishikawa 1942 : 165.

les habitants du Pays divin devraient connaître. Pourquoi faut-il que le peuple divin ait honte devant la Hollande⁴² ?

Les Hollandais savent faire preuve de piété filiale, emportant en voyage des portraits de leurs parents⁴³. Joken trouve à leurs mœurs réglées des similitudes avec celles des paysans japonais :

Il arrive souvent que les agriculteurs ne mangent qu'après s'être inclinés avec respect devant leur bol de nourriture. Les samourais et les marchands le font rarement. Il paraît que les saints de l'Antiquité vénéraient toujours les divinités avant de manger. Dans le bouddhisme il y a le rite de l'offrande de riz avant le repas (*saba*). Les Hollandais ont beau être des barbares extérieurs, avant de manger les personnes attablées se tournent vers leurs assiettes, croisent leur bras, et celui qui est en bout de table prononce des paroles de bénédiction (*shukubun*). Lorsqu'il a fini de parler, les convives commencent à manger en commençant par le haut de la table. À voir cela, il semble que manger la nourriture quotidienne (*tsune no shoku*) après avoir rendu grâce est un rite commun au monde entier (*sekai no tsūrei*). Il s'agit sans doute de remercier les divinités agrestes et de rendre hommage à la peine du peuple⁴⁴.

Cette évocation, scène rapportée ou observation faite lors d'une visite clandestine à Dejima, insiste sur les mœurs patriarcales et le sens de la hiérarchie des Hollandais. Il s'agit d'une description d'autant plus remarquable qu'elle touche de près à la question, strictement proscrite, de leur religion. Encore une fois une proximité est relevée entre les mœurs des « barbares extérieurs » et celle des paysans japonais, gardiens des coutumes les plus anciennes. À rebours des représentations faisant du Japon un pays à part, d'origine divine, Joken met au cœur de chaque nation ce qu'elle partage avec toutes les autres. Les spécificités nationales sont pour lui un phénomène dérivé, ne remettant pas en cause la similitude foncière de toutes les sociétés humaines.

Mais si la simplicité des paysans leur confère un caractère peu spécifié et universel, la société paysanne se caractérise par un autre trait : le lien étroit qui s'établit entre ses membres et le lieu qu'ils habitent. Le travail de la terre exige une connaissance exacte du moment où il convient d'exécuter les diverses opérations et un jour de retard peut entraîner des conséquences désastreuses. Joken recommande aux paysans de se fonder sur le calendrier et consulter les

42. Nishikawa 1942 : 184.

43. Nishikawa 1942 : 202.

44. Nishikawa 1942 : 182.

ouvrages d'agronomie, qui commencent alors à être publiés au Japon, mais surtout d'acquérir une science qui ne s'apprend pas dans les livres, mais sur le terrain, et qu'ils sont donc les seuls à pouvoir posséder : la connaissance des particularités du lieu qu'ils habitent et où ils s'adonnent à l'agriculture :

Respecter le moment qu'offre le ciel (*ten no toki*), suivre les avantages du terrain (*chi no ri*)⁴⁵ est un principe constant de la race humaine. Les agriculteurs tout particulièrement doivent respecter jour après jour le moment qu'offre le ciel et les avantages du terrain et les suivre sans faute. Labour, récoltes, semailles, dépendent tous du moment qu'offre le ciel et doivent se faire en fonction du calendrier. Celui-ci est l'affaire de la cour, qui règle le temps pour le peuple. C'est l'élément le plus important de la voie royale, le plus grand trésor de l'empire. Au 11^e mois, les astronomes officiels présentent au Fils du Ciel le calendrier de l'année à venir. [...] En Chine comme au Japon, on le communique ensuite dans toutes les parties de l'empire. Au Japon en ces temps de décadence, il est d'usage que le calendrier soit distribué aux provinces et à tout le peuple par les maisons des prêtres du sanctuaire d'Ise, qui ainsi règlent le temps de tout l'empire. Ce pays étant le pays des dieux, c'est une coutume faste que le temps soit réglé par l'intermédiaire du Grand Sanctuaire. Les paysans attachent en particulier une grande importance au moment des labours. Une seule journée manquée peut entraîner des dommages sur tout un mois, et un mois de relâchement, des dommages sur cent jours. C'est en s'accordant au climat de chaque terroir (*tochi no kikō*), à la circulation du souffle (*kiun*) de chaque direction, que l'on peut arriver à la connaissance de ces choses. Si les quatre saisons qui dépendent du moment qu'offre le ciel sont les mêmes dans les soixante et quelques provinces du Japon, le vent, les précipitations, sécheresse et humidité, froid et chaleur sont partout différents, ce qui entraîne aussi des différences dans la végétation. La circulation générale du souffle céleste (*tenki no unkō*) est uniforme, mais la manière dont elles sont reçues par la Terre présente de grandes différences. Chacune des soixante-six provinces a sa spécificité. Il faut y prêter la plus grande attention en examinant en détail tous les cas de conformité ou d'écart. Lorsqu'on plante ne serait-ce qu'un arbre ou une plante, il faut réfléchir à la nature et à l'orientation du terrain (*sono chi no hōi*), si on veut qu'elle se développe. D'une maison à l'autre, le souffle dominant (*shuki*) peut varier dans la mesure où toute chose est gouvernée par le principe solidaire du Ciel et de la Terre et se caractérise par les quatre directions et les huit positions. À plus forte raison, le souffle est différent entre deux lieux distants d'une ou deux lieues, dont l'un est à

45. Joken reprend ici en le transposant à l'agriculture un adage de Mencius traitant de l'art militaire : « Mencius dit : le moment qu'offre le Ciel ne vaut les avantages du terrain » (Livre 2B – Les Questions de Gongsun Chou, Lévy : 91).

dix lieues de l'autre sur l'axe nord-sud. Entre deux lieux distants de quelque trente ou quarante lieues le souffle de la Terre est complètement différent. Pour plus de détail, il faut s'adresser aux géographes (*chirigakusha*)⁴⁶.

Ce long passage illustre bien à notre sens la vision intégrée qu'a Joken de l'unité de la nation et de l'organisation de la société, du rôle complémentaire des différentes fonctions et conditions au sein de celle-ci, des traditions venues du continent et des traditions autochtones, ainsi que de la manière dont circulent les connaissances. Le cadre commun assuré par le calendrier n'efface par les particularités locales, dont la connaissance détaillée appartient en propre aux paysans et leur permet d'adapter aux lieux qu'ils habitent les connaissances plus générales que fournit la science des lettrés.

Conclusion

Tenant de l'orthodoxie néo-confucéenne, défenseur inconditionnel de l'ordre établi, voyant dans la soumission au pouvoir la première des vertus, Nishikawa Joken apparaît néanmoins comme une figure originale du fait de la diversité de ses intérêts, de son appartenance à la condition bourgeoise et enfin de son enracinement dans la ville de Nagasaki qui fut, dans le Japon de l'époque, une fenêtre sur le monde extérieur. Ouvrages imprimés par un libraire de Kyōto, destinés à un large public et écrits dans un japonais vivant et accessible, *La Besace du bourgeois* et *La Besace du paysan* présentent l'intérêt d'adapter la pensée confucéenne à la situation de la société de leur temps et de leur lectorat. En filigrane se devine un pays en transformation, où les diverses conditions commencent à s'uniformiser, tandis que progresse la différenciation selon la fortune, et où la diffusion de la culture écrite au moyen de l'imprimerie favorise l'émergence d'une identité nationale et d'un socle de valeurs commun, même si Joken diversifie les conseils qu'il adresse aux bourgeois et aux paysans. La conscience d'une appartenance plus large au monde civilisé est aussi un trait remarquable, particulièrement présent dans *La Besace du paysan*. Ses connaissances en astronomie et en géographie, comme son adhésion à la doctrine confucéenne qui sert de cadre à sa pensée, mais aussi son appartenance à la condition bourgeoise, comparée à l'eau « située plus bas que toutes choses, mais qui irrigue tout », poussent Nishikawa Joken à percevoir le monde comme un ensemble solidaire et à refuser l'idée de particularités irréductibles.

46. Lévy : 172-173. Sur les idées de Joken en matière de géographie, voir Horiuchi 2012.

BIBLIOGRAPHIE

- HASSE, Martine (trad.) (1984). *La Grande Étude*. Paris, Cerf.
- HORIUCHI, Annick (2012). « Éloges du Japon et de la japonité au seuil du XVIII^e siècle – Nishikawa Joken (1628-1724) et la culture de Nagasaki ». In *Nihon no Aidentiti, Keisei to Hankyō* (Le Japon et son identité : formation et impact). Tokyo, Hosei Publishing : 113-139.
- LÉVY, André (trad.) (2008). *Mencius*. Paris, Payot et Rivages.
- MESHCHERIAKOV, Alexandre (trad.) (2017). *Kaibara Ekiken Pouchenie v radosti, Nishikawa Joken Meshok premudrostei gorozhaninu v pomoshch'* [*Rakukun de Kaibara Ekiken et Chōnin bukuro de Nishikawa Joken*]. Saint-Petersbourg, Guiperion.
- NAKAMURA, Yukihiro (éd.) (1975). *Kinsei chōnin shisō* [Pensée marchande de l'époque moderne]. Tokyo, Iwanami shoten (Nihon shisō taimei, 59).
- NISHIKAWA, Joken (1942). *Chōnin bukuro, Hyakushō bukuro, Nagasaki yawa* [*Besace du bourgeois, Besace du paysan, Propos nocturnes de Nagasaki*]. Iijima Tadao et Nishikawa Tadayuki (éd.). Tokyo, Iwanami bunko.
- SAKUMA, Tadashi (1985). « Nishikawa Joken ron, chōnin ishiki, tengaku, suidoron » [Essai sur Nishikawa Joken : identité marchande, étude du ciel, propos sur les territoires]. *Nagasaki daigaku kyōyōbu kiyō jinbunkagaku hen*, 26(1) : 1-29.
- SOUM, Jean-François (2000). *Nakae Tōju (1608-1648) et Kumazawa Banzan (1619-1691). Deux penseurs de l'époque d'Edo*. Paris, Collège de France.
- TAJIRI, Yūichirō (1993). « Jugaku no Nihonka – Anzai gakuha no ronsō kara » (La japonisation du confucianisme : à partir des controverses au sein de l'école de pensée de Yamazaki Anzai). In Rai, Kiichi (éd.), *Nihon no Kinsei 13 – Jugaku, kokugaku, yōgaku* (L'âge moderne au Japon, vol. 13 : confucianisme, études nationales, études occidentales). Tokyo, Chūō kōron sha : 35-80.
- WILDMAN NAKAI, Kate (1980). « The Naturalization of Confucianism in Tokugawa Japan : The Problem of Sinocentrism ». *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 40.1 : 157-199.

GLOSSAIRE

baishin 陪臣

buhēn 武篇

bukoku 武国

chi no ri 地の利

Chikamatsu 近松

Chirigakusha 地理学者

Chōnin 町人

Chōnin bukuro 町人囊

Chūchō jijitsu 中朝事実
daimyō 大名
Daxue 大学
dōtoku no kunshi 道德の君子
futte 払底
gei 芸
Genshi 玄旨
gorin 五倫
hatamoto 旗本
Hosokawa Yūsai 細川幽齋
hyakushō 百姓
Hyakushō bukuro 百姓囊
Ibaraki Ryūshiken 茨木柳枝軒
ima no jisei 今の時勢
Ise 伊勢
Kaibara Ekiken 貝原益軒
kanryaku 簡略
kiun 氣運
Kyōhō 享保
Kumazawa Banzan 熊沢蕃山
Kyūrinsai 求林齋
Monomotapa 莫訥木太巴
Nakae Tōju 中江藤樹
Nihon suidokō 日本水土考
Nishikawa Joken 西川如見
ontakara 御宝
saba 生飯
Saikaku 西鶴
sankyō itchi 三教一致
sekai bankoku 世界万国
sekai no tsūrei 世界の通例
Shennong (jap. Shinnō) 神農
Shimabara 島原
shi-nō-kō-shō 士農工商
shintō 神道
shisso 質素
shitsuboku 質朴
shogun 將軍
shōjiki 正直
shojin 庶人

shomin 庶民
shuki 主気
shukubun 祝文
sono chi no hōi その地の方位
taru o shiru 足るを知る
ten no toki 天の時
tenka 天下
tenki no unkō 天氣の運行
tochi no kikō 土地の氣候
Tometo 徳墨多
tsune no shoku 常の食
Tsurezuregusa 徒然草
Uga no Mitama no Mikoto 倉稻魂命
Urabe Kenkō 卜部兼好
Wang Yangming 王陽明
wulun 五倫
Xiaojing 孝經
Yamaga Sokō 山鹿素行
yamato kotoba やまと語
Yoshimune 吉宗
yū 雄
zuihitsu 隨筆